

à Gambetta.

—Continuez, j'écoute, me dit-il brusquement.

—Si je sautais quelques pages, c'est bien long.

—Essayez de passer une ligne, je vous prie de croire que je verrai la coupure.

Je pourrais. Le Simplon, le lac Majeur, le lac de Côme, celui de Lugano, le lac de Garde, Padoue, Vérone, ont géfilé. Mon récit m'amène en Alsace. J'arrive à une scène dans laquelle un vieux colonel alsacien, mourant, prie son neveu, officier français, de le faire enterrer à fleur du sol, pour qu'il entende plus tôt la marche des pantalons rouges quand ils viendront reprendre la terre d'Alsace. Les enfants du village défilent devant ce mort, sur le lit duquel sont des fleurs aux trois couleurs.

J'entends un sanglot et le mot: "Assez!"

L'émotion de Gambetta me touche moi-même aux larmes. Ah! il l'aime, notre Alsace, comme je l'aime. Toutes les sensibilités de son cœur sont à elle, comme les miennes.

Je cours à la chambre d'Adam.

"Viens vite, il pleure, tu entends, il pleure."

Adam est d'un bond au salon, m'écartant pour passer.

"Eh bien? demande-t-il.

—Eh bien, mon petit, vous savez, les tracasseries que vous lui avez fait subir sont brossées à plate couture, interdites à tout jamais. Elle n'a rien écrit de pareil. Le Simplon est dramatique. Les lacs ont leurs couleurs ondoyantes et diverses, Venise est Venise, et ses Français des Français. Bonsoir, mes amis, je veux me lever de bonne heure pour entendre la fin, car mon impatience ne me laisserait pas attendre à demain soir pour la connaître. D'ailleurs Chalmel et Spuller arrivent, et je ne veux entendre cette fin avec personne."

J'achève le lendemain, joyeuse, délivrée de toute tutelle, mon "Jean et Pascal". J'ai l'approbation de Gambetta sans réserve. Adam peut lire. Il dévore, il est ravi, et avec sa belle loyauté coutumière il déclare qu'il ne me rognera plus les ailes et ne demande pardon de l'avoir fait jusque-là.

On imagine ma joie..."

Ce roman eut effectivement un succès retentissant. Il parut presque en même temps que "L'Assommoir" de Zola et "Jack", d'Alphonse Daudet. Mme Adam n'est pas tendre pour l'auteur des Rougon-Maquart.

Quoique je n'aie, dit-elle, nul effroi des idées hardies, cependant je m'inquiète de celles qu'expriment les jeunes gens qui nous entourent. Le naturalisme, le positivisme, le matérialisme, le réalisme, leur paraissent choses autrement vraies que l'idéalisme, le sentiment, la vision poétique des choses qu'ils appellent "les rêveries d'un autre âge..." La plupart d'entre eux ont, pas pour idéal — quel mot en la circonstance! — mais pour réalisateur des conceptions littéraires de l'avenir, M. Zola, l'homme qui ajoute des pages malpropres à ses livres "pour la vente".

Je parie un jour avec plusieurs de mes jeunes amis que, comme il ne reste plus à Zola d'ordure à introduire dans ses livres que la plus puante, il l'introduira certainement dans le prochain. On devine de quelle

ordure je parle. M. Zola tient la gageure. On lui a redit mon pari. Dans "L'Assommoir", il en fait manger pour dix sous!"

En revanche, elle loue avec passion "Jack" de Daudet. "Toutes les qualités de style, d'émotion, de pensée, de cœur, de haute moralité, d'esprit sont dans "Jack", comme dans tous les livres d'Alphonse Daudet, fixées en des pages inoubliables. Ce n'est pas M. Zola, quelques immondices qu'il accumule sur les chemins creux de la littérature, qui empêchera Daudet de trouver sa route saine."

Les dernières pages du livre de Mme Adam sont attristées par deux douloureux événements: la mort de son père d'abord qu'elle aime tant et qui reste pour elle, l'incarnation de la bonté, de la générosité, de la loyauté et de l'honneur. Les lignes émues qu'elle lui consacre et la lettre de condoléances de Gambetta témoignent en faveur d'une douleur sincère et profonde.

Trois mois plus tard, son cœur aimant devait être brisé plus douloureusement encore. Elle perdait l'unique amour de sa vie, le conseiller prudent, l'ami fidèle et le compagnon idéal de sa vie, "le cher, le noble, le dévoué Adam", qui meurt d'un anthrax.

"Les médecins — Clavel, Trélat, mon cher gendre Paul Segond, déjà grandissant dans la carrière qu'il a choisie, soignent Adam avec un dévouement de toutes les heures... Les deux premiers ont brûlé cet affreux anthrax sans vouloir chloroformer Adam qui a souffert horriblement. J'étais à ses genoux pendant l'opération et ses ongles entraient dans ma tête qu'il tenait entre ses mains.

Lorsque je reconduis Trélat je lui dis:

"Pourquoi ne l'avoir pas chloroformé et lui avoir imposé une telle torture?"

Avec une brusquerie cruelle, Trélat me répond:

"Cela nous donne une chance sur mille..."

Je répète, épouvantée:

"Sur mille!... Adam est perdu!"

Comment vais-je rentrer dans sa chambre? Je ne peux pas. Je tremble, je veux crier, pleurer. Il faut que je rentre vite avec l'air assuré...

La veille de sa mort, Adam me dit: "Croirais-tu que j'avais envie de te faire certaines recommandations, de t'adresser certaines prières?"

—Lesquelles, grands dieux? dis-je, tandis que je faisais un violent effort pour sourire.

—Que tu ne te remarques pas avant trois années révolues, si je mourais et que tu rouvres ta maison à tes amis politiques après trois mois;... que tu ne me pleures

pas, mais qu'heure par heure tu me fasses revivre en toi...

Le soir, le délire s'empare du malade. Il veut préparer un plan de bataille qui rendra à la France, l'Alsace-Lorraine...

Je puis pleurer à cette heure, car je l'appelle et il ne m'entend plus. Clavel est là qui lui tâte le pouls: il remonte ses doigts jusqu'à la saignée:

—Le pouls est là, me dit-il; c'est fini...

Je m'assieds en sanglotant près du lit: je prends la main de celui qui déjà m'a quittée.

Mais non! il serre ma main, et lentement, lentement, il parvient à la porter à ses lèvres.

Et doucement, sans agonie, il s'éteint.

"Mon pauvre Adam, murmure Clavel, sa mort lui ressemble. Parti en baisant la main de sa femme..."

Paris lui a fait de belles funérailles. Victor Hugo a parlé sur sa tombe. Gambetta, trop ému, n'a pu prononcer un mot. Thiers est accablé. Girardin écrit à l'épouse affligée:

"Adam ne permettait pas que je l'aime vivant. Permettez-vous que je l'aime mort?"

La veuve qui souffre "la cruelle douleur dont on ne se console pas" s'est donnée cette tâche qu'elle se répète à travers ses larmes:

"Ne pas pleurer et faire revivre Adam en moi."

Ces lignes terminent les quatre cent soixante-quinze pages de son livre.

FRANÇOISE.

Le "Qui sait", jeu, à la fois instructif et amusant a eu un grand succès de librairie à l'époque des cadeaux et des étrennes. "C'est un jeu si intelligent!" nous disaient les commis, chez Cadieux & Derome.

Mme Blanche Girardin, professeur de français à Edimbourg, Ecosse, ayant lu une réclame, dans le "Journal de Françoise", a demandé un de ces jeux. Elle nous en a écrit dernièrement toute la satisfaction qu'elle en avait reçue.

Les œuvres de Louis Fréchette, notre poète national, bien que fort prisées, n'ont pas eu de vente à l'époque des Fêtes. Leur prix élevé a découragé toutes les meilleures volontés.

Avant de commander d'autres chapeaux, allez donc visiter l'étalage du salon de modes, Mille-Fleurs, 527 rue Sainte-Catherine Est.